

Seconde

LETTRE

À M. NECKER
sur la morale

Berlin

1788

Seconde

LETTRE

À M. NECKER

Sur la morale.

J'ai tâché, Monsieur, de faire sentir, dans ma première Lettre, combien la position d'un Déiste-Théologien ¹ est fâcheuse : poussé par les Philosophes, harcelé par les Prêtres, la peur de l'athéisme

1. *Déiste-Théologien.* On s'est servi de cette expression pour distinguer M. Necker du Déiste-Philosophe : celui-ci n'ose pas prononcer sur la nécessité d'un culte : il admet un Dieu formateur de l'univers, qui doit réunir toutes les perfections nécessaires à son essence, & non telles que nous les imaginons. Il ne croit pas que ce Dieu se soit révélé aux hommes, autrement que par ses ouvrages. Il ne croit pas que la morale ait besoin des promesses d'un paradis, ou des menaces de l'enfer, pour diriger l'honnête homme, & le rendre heureux. Il ne croit pas enfin que l'Évangile ait rien appris aux hommes en fait de morale : le pardon des injures, la modestie, la charité, &c., tout cela est fortement recommandé dans tous les anciens Moralistes ; l'Évangile les a copiés ; & dire que sa morale est plus parfaite que celle de Zénon ou de Cicéron, est une de ces fraudes pieuses qu'on ne devrait plus se permettre, d'autant que la Religion Chrétienne n'en a pas besoin. L'Évangile nous a appris que les deux s'ouvraient à une certaine hauteur ; qu'il y avait trois personnes en Dieu ; que la troisième personne descendait en forme de colombe ; que la seconde personne viendrait juger les vivants & les morts ; que le diable entrait dans le corps des gens, etc.. Voilà incontestablement ce que l'Évangile nous a appris, & ce que l'esprit humain n'aurait pu nous apprendre, tant la science est impuissante & vaine !

le fait glisser malgré lui vers une religion révélée ; & alors il faut qu'il en adopte une ancienne, ou qu'il en fonde une nouvelle. Mais, pour ne pas abuser plus longtemps de votre situation, je me contenterai d'observer :

1°. Que dans ce conflit de religions qui se disputent la terre, il est naturel que le Sage se tienne hors de la mêlée.

2°. Que tout Ministre sage sait fort bien qu'au dix huitième siècle, un moyen sûr de perdre la terre, serait de trop s'occuper du Ciel.

3°. Que ce ne sont pas les vieilles Nations qu'il faut mener par des ressorts usés.

4°. Que c'est un grand signe de décadence dans un État, lorsqu'il s'y trouve une certaine classe de citoyens plus éclairée que le Gouvernement.

5°. Qu'enfin se contenter de dire aux Lecteurs clairvoyants, que plus on les opprime, & plus ils doivent être religieux, c'est offrir à un Philosophe qui marcherait au supplice, la ressource d'un Confesseur.

Et laissant ces propositions comme évidentes, je passe à la distinction des religions, des lois & de la morale.

On entend par religion un système de dogmes & de faits vraisemblables ou merveilleux, qu'on enrichit de morale, afin de le rendre plus vénérable aux peuples. Mais cette partie des religions n'est point leur premier objet. St. Paul faisait des Chrétiens partout où il trouvait des hommes de bonne volonté ; & on était de sa communion par le baptême que par les mœurs : avec cette observation pourtant, que si les religions le distinguent & s'établissent d'abord par le dogme & les miracles, elles se soutiennent ensuite par la morale ; car le temps des martyrs & des hérésies passe ; celui des Philosophes arrive, & les Prêtres

ne peuvent plus leur résister que par les mœurs.

Les Lois sont cette partie de la morale qui est écrite, & qui veillant, par la crainte des supplices, à la sûreté plus qu'à l'honnêteté publique, ne peut donner aux hommes qu'une probité moyenne. Emblème de la nécessité, les lois protègent sans amour, & punissent sans courroux, leur voix menace, ne conseille jamais ; elles effrayent les passions & ne les gouvernent pas ; elles ne peuvent rien contre les vices, l'hypocrisie se joue de leur sévérité.

Mais la *morale* élève un tribunal plus haut & plus redoutable que celui des lois. Elle veut, non seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien ; non seulement que nous paraissions vertueux, mais que nous le soyons ; car elle se fonde, non sur l'estime publique qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime ; comme la raison a ses sophismes & ses perplexités elle en appelle à sa conscience, & en reçoit le sentiment exquis & prompt qui la dirige : aussi, quand la raison se trompe, est elle disculpée, si elle peut dire que *c'est de bonne foi*. La morale ne permet pas à la subtilité de passer pour prudence ; elle accuse souvent la justice d'inhumanité, la bienfaisance d'ostentation ; rien n'échappe à son coup d'œil ; & quand la religion est obligée de sortir de l'homme pour le récompenser ou le punir dans une autre vie, la morale le punit au dedans de lui même, dès qu'elle le condamne ; & le récompense, dès qu'elle l'approuve.

Qui doute que la morale, ainsi définie, n'eut fait le bonheur du monde ? Mais la superstition, qui n'osa pas toujours se présenter sans elle, s'en empara de bonne heure, c'est de ce mélange qu'est née la religion dans tous les lieux & dans tous les temps. Les sages travaillent sans relâche à les séparer ; mais c'est en vain ; une telle mixtion plaît aux peuples qui s'en sont

une fois abreuvés, & la morale pure & impie répugne à leur goût corrompu. Ainsi les Philosophes, en séparant la morale de la superstition ne travaillent que pour le petit nombre & le gros du monde ignore ce qu'ils font.

Mais les fondateurs de religions, qui voulaient régner sur la foule, virent très-bien qu'il y avait trois manières de gouverner le monde, d'abord par les sensations, & c'est l'empire des femmes & des beaux-arts ; ensuite par la crainte & l'espérance, ressort si puissant entre les mains des charlatans ; & enfin par la raison, partage des Philosophes. Ils virent en même temps que c'étaient les braves, gens & le peuple qui composaient le train de ce monde, qu'ils allaient au même but les uns par l'instinct, & les autres par le raisonnement ; tandis que les fois, espèce méritive, ayant gâté leur instinct sans trop perfectionner leur raison, & n'ayant de la science que l'éblouissement, n'étaient bons qu'à troubler l'ensemble & l'harmonie du monde. Ils s'adressèrent donc au peuple & aux habiles ; comptant les sots pour rien, ils demandèrent au peuple le sacrifice de sa raison, & aux habiles celui de leur bonne foi. Le peuple accorda sans peine ; mais les habiles se partagèrent : les uns, plus politiques, s'attachèrent à l'utilité, & eurent tout crédit ; les autres s'attachèrent à la vérité, & ne gagnèrent au partage que le nom de Philosophes : injure honorable, que si peu d'hommes ont méritée.

Le plus simple des cultes & le moins répandu, fut celui où la morale l'emporta tout à fait sur la superstition ; c'est la religion de Confucius, de Socrate, d'Épictète & de Marc-Aurèle. Ils admettaient l'existence d'un Dieu, faisaient l'âme de même nature que lui. A la mort, chaque esprit en particulier se rejoignait à cette âme universelle du monde, comme une goutte d'eau retourne à l'Océan, ils se croyaient animés d'un rayon de la Divinité, & cette idée qui les consacrait pour ainsi dire

à leurs propres yeux, donnait à leur vie une grande innocence de mœurs, & une véritable sainteté. Les seuls biens ici bas, c'étaient la raison & la morale qui en, est le plus noble usage : les seuls maux c'étaient le vice & tous les égarements de la raison. La santé, la force, les richesses & les honneurs ; la maladie, les faiblesses, les persécutions &. la pauvreté n'étaient que des choses moyennes qui servaient tantôt au vice, & tantôt à la vertu. Enfin le monde entier n'était qu'une vaste cité dont Dieu a volt posé les fondements, dont chaque homme était citoyen ; de sorte que les rois se faisant la guerre, n'étaient que des magistrats séditieux, excitant le peuple & se battant dans les rues. Tel fut l'admirable système des Stoïciens ; & quoique le spectacle de la vertu malheureuse & du crime triomphant pût leur donner l'idée des peines & des récompenses à venir, ils se gardèrent de prononcer. Ils craignirent sans doute de favoriser l'idée d'un purgatoire, en voyant le parti que les prêtres ont toujours tiré de cette hypothèse : car le purgatoire est de toute, antiquité. C'est en effet le dogme de l'immortalité de l'âme, joint à celui des peines & des récompenses futures, qui est la racine de toute superstition : il conduit naturellement aux expiations, aux cérémonies funéraires, aux fondations pieuses d'Obits & de Chapelles. Car si les hommes n'eussent compté strictement que sur un paradis ou un enfer éternel, ils n'auraient rien donné pour se racheter ; & c'est de là qu'est venue parmi nous cette expression proverbiale, *le purgatoire, est le secret de l'Église.*

Mais la religion est, selon nous, plus savamment composée, quand la superstition l'emporte sur la morale, lorsqu'elle admet des Dieux, des demi Dieux, ou des Saints, un paradis, un enfer & un purgatoire. C'est alors qu'aidée des cérémonies & du, culte extérieur des temples, elle s'empare plus violemment des esprits vulgaires, qu'on ne saurait trop, dites vous,

de religions, de lois, de coutumes, de préceptes, de peines de récompenses pour le temps & l'éternité. Il est nécessaire que le peuple ignore des choses vraies, & que, selon vous, il en de fausses. Les plus habiles, se vouent eux mêmes aux croyances populaires & sont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas : ils conviennent de certaines choses aussi utiles à persuader que ridicules à proposer : ils ont, comme Pascal, leur pensée de *derrière* ; mais ils parlent comme le peuple. La religion met une barrière de plus au tour des possessions du riche, & si le pauvre est opprimé, il n'y a que la religion qui puisse rendre sa lâcheté méritoire. Enfin puisque les hommes aiment à être trompés, puisque la crédulité est une maladie de l'espèce humaine, il faut bien leur rédiger un code d'erreurs, afin qu'en ceci comme en toute autre chose, l'uniformité soit le gage de la paix qui est le premier des biens.

J'avoue que je n'ai jamais entendu ce raisonnement de sang froid, de quelqu'autorité qu'il ait été revêtu. Il me semble que si la crédulité religieuse est naturelle à notre espèce, le premier homme qui favorisa cette maladie, au lieu de songer à la guérir, fut bien coupable envers le genre humain. Il me semble encore qu'il n'est point de charlatan qui ne puisse faire son profit d'un tel raisonnement, & que c'est de-là qu'est venue la diversité de religions, chacun ayant rédigé son code d'erreurs : si bien qu'au lieu d'obtenir par là cette paix si désirable, on a eu de nouveaux sujets de guerre. Il me semble qu'il ne devrait pas être permis de faire d'abord le mal, sous prétexte qu'il en viendra un jour quelque bien ; que c'est une grande immoralité que de prêcher ce qu'on ne croit pas, & que dans ces matières, on est toujours ou trompé ou trompeur il me semble enfin que si la religion est si nécessaire au peuple, c'est moins pour le rendre heureux que pour lui faire supporter son malheur : car c'est à

l'extrême inégalité des fortunes qu'il faut s'en prendre de l'expédient des religions : quand on a rendu ce monde insupportable aux hommes, il faut bien leur en promettre un autre. Cela est si vrai, que si un homme du peuple parvient à la richesse, on ne suppose plus que la religion lui soit si nécessaire, & sa fortune sert d'otage à la Société.

Mais, comme dit Montagne, laissons là le peuple ce troupeau qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse oisives la plupart de ses facultés naturelles : prenons l'homme dans une plus haute assiette : voyons ces gens du monde & ces gens de lettre si heureusement situés, si paisibles dans leurs possessions, si bien traités par l'opinion & la fortune. « Maintenez, disent-ils, l'état présent des choses : vous le voyez : la religion commande à tous ; l'ignorant obéit, l'homme d'esprit dissimule, & mourir chrétiennement dans son lit pour l'édification du prochain, est aujourd'hui le comble de la philosophie. » C'est précisément cette hypocrisie philosophique que je viens dénoncer aux grandes âmes qui se contentent de la mépriser, & dont je voudrais irriter les mépris contre cette classe nombreuse de raisonneurs politiques, qui refusant leur esprit au dogme, & leur cœur à la morale, ne sont ni chrétiens ni philosophes ; gens qui se concentrent dans leur égoïsme & s'entourent de dupes, dont la vie entière le passe sous le masque, & qui se servant de la religion encore plus que de leur or, se croient irréprochables après avoir usé la vie du pauvre, en l'enchaînant à leur suite par des craintes & des espérances mensongères. C'est d'eux que nous viennent tant de fausses maximes, comme de distinguer entre l'utile & l'honnête ; de balancer dans les choses honteuses & de faire entrer l'intérêt & l'espoir du secret dans la délibération ; de trouver une bonne action onéreuse, si le monde l'ignore : maximes horribles, véritables pelles & calamités publiques ! Ce

sont eux enfin qui calomnient la nature humaine, sous prétexte de rendre la religion plus nécessaire. *Un homme, disent-ils, qui ne craint rien pour une autre vie, & qui pouvant égorger ou dépouiller son voisin à l'insu de toute la terre, ne le fait pas, est un insensé.* Et ceux qui font ce raisonnement foulent aux pieds les terreurs d'une autre vie ; car à quoi sert de dissimuler ? Nous sommes dans le monde environnés de gens qui rient des feux de l'enfer, & nous souffrons qu'ils nous disent que c'est une folie, de ne pas faire le mal quand on est sûr de n'être pas vu ! Quelle sera donc notre garantie avec eux, s'ils sont aussi certains de n'être pas pendus, qu'ils le sont de n'être pas damnés ? Que mon laquais ne me tue pas au fond d'un bois, parce qu'il a peur du diable je n'irai pas ôter un tel frein à cette âme grossière, comme je ne voudrais pas lui ôter la crainte du gibet : ne pouvant en faire un honnête homme, j'en fais un dévot. Mais il y a de quoi frémir lorsque je vois des hommes d'un certain ordre se moquer de l'alternative. Voilà très évidemment la cause de tant de perfidies, d'ingratitude, d'immoralités de toute espèce, de tous les crimes enfin qui n'échappent au fer des lois, que pour rendre la société plus dangereuse. Car, si on veut absolument que la religion soit le garant du peuple envers les gens du monde, il faudrait du moins que la morale fût la caution des gens du monde envers le peuple.

Il faut avouer qu'il se joue sur la terre une grande & triste comédie. Chacun recommande la religion, on la laisse au petit peuple : on recommande aussi la vertu d'une voix plus unanime encore, & on la laisse aux dupes de tout état. Les pères mères dans leurs maisons, les poètes dans le théâtre, les orateurs dans les chaires, les philosophes dans leurs livres sont tous d'accord sur les mœurs ; cependant voyez deux filles également pauvres & belles, courir toutes deux, l'une les hasards de la vertu & l'autre

les chances du vice ; là première vit & meurt cachée dans la misère ; la seconde gouverne souvent l'état où son père a mendié ; les princes du sang n'osent s'asseoir devant elle, une impératrice l'appelle ma cousine, & ce qui est plus scandaleux, des philosophes sont à ses pieds.² Tant que la fortune, les honneurs & le vice seront d'un côté, la pauvreté, l'abandon, & la vertu de l'autre, le choix des hommes ne sera pas douteux. On pourra vivre dans le vice, sans vivre dans l'opprobre ; on pourra même se perdre pour une bonne action : les espionnages & les loteries, ces deux crimes des gouvernements, seront à la fois en horreur & en usage ; les honneurs iront sans l'honneur... Mais il y aura un culte public, & ce culte fleurira au milieu des mauvaises mœurs, comme une plante parasite sur un tronc pourri.

Je le répété encore : ce n'est point pour le peuple qu'on agite cette question ; c'est pour l'aristocratie du Clergé, de la Robe & de L'Épée ; c'est pour l'oligarchie des financiers ; celui pour le despotisme des Ministres ; c'est pour tous les hommes qu'on ne peut empêcher de philosopher, riches ou pauvres, également dépourvus de religion, & n'osant se fier les uns aux autres faute de morale : c'est avec de tels lecteurs que le livre *des opinions religieuses* & celui de Madame de Genlis³ sont vraiment des livres dangereux. Tant que les gens d'esprit feront semblant de croire comme le peuple, ils vaudront encore moins que le peuple, puisqu'ils auront l'hypocrisie de plus. Je ne saurais trop insister là-dessus ; dire que la religion est nécessaire au peuple, c'est convenir qu'on reste sans garantie avec lui, dès qu'il vient à s'éclairer ; c'est dire, en dernier mot, qu'on est sans garantie avec les gens d'esprit.

2. Voyez l'histoire de Madame de Pompadour.

3. Si on a cité ici le livre de Madame de Genlis, c'est qu'il est très-moderne ; car d'ailleurs c'est un ouvrage absolument nul.

Mais la religion a tout à craindre des progrès des lumières & de la raison, la morale a tout à espérer ; elles se perfectionnent ensemble. Plus on y réfléchit, plus on est frappé des différences qui séparent la religion de la morale pure & simple. Demandez à la religion ou sont ses preuves ; elle apportera des miracles, des martyrs, des volumes, & la vérité se perdra dans le dédale des controverses. Mais la morale n'allègue que le sentiment intime de la conscience, & il n'est pas là de dispute. Les commencements de la religion sont connus ; la morale est contemporaine du monde. On accuse souvent la religion de tous les crimes & de tous les maux commis & soufferts en son nom. Mais de quoi pourrait-on accuser la morale ? A t'on versé pour elle une goutte de sang ? S'est on battu pour prouver qu'il fallait être bon père, bon époux, ami vrai ? C'est à la morale qu'on dénonce les lois & les religions ; & quand elle a prononcé, il n'y a plus d'appel. Voilà pourquoi, sans doute, on dit les lois, les religions ; mais la morale est une. Si la religion cite dans ses fastes des actions où la morale ne soit pour rien, elle ne cite que des atrocités ou des extravagances des Ravailac ou des Siméon-Stylite ; tandis qu'on trouve dans l'histoire ancienne & moderne, cent actions admirables, ou la religion ne fut pour rien. Voyez les Décus, les Régulus : voyez de nos jour le Chevalier Lordat, le plus inconnu des héros de l'humanité⁴ : voyez notre Bayard avec sa captive ;

4. Le Chevalier de Lordat étant dans un vaisseau qui périssait à la vue des côtes de France, & ne sachant pas nager, se trouva à côté d'un soldat excellent nageur, qui lui dit de s'attacher à lui, & qu'ils tâcheraient de se sauver ensemble ; ce qu'il fit. Mais, après bien des efforts & un assez long trajet, le soldat lui avoua qu'il était épuisé, & qu'il n'espérait pas qu'ils puissent jamais gagner le bord. Et si je vous lâchais, lui dit le Chevalier de Lordat, croyez vous que vous puissiez vous sauver ? Peut-être, répondit le soldat : & sur sa réponse le Chevalier de Lordat se détache de lui, & tombe au fond de la mer. Cette action n'a pas besoin de commentaire.

François de Guise dormant à côté de son prisonnier après la bataille de Dreux. Direz vous que tous ces prodiges de l'honneur, de l'amour de la patrie & de l'humanité, que tant de vertus morales n'étaient rien sans la religion ? Adressez vous donc à des princes dévots & sans morale à Philippe II, par exemple, à Louis XI, à ce Constantin', qui, plein de foi en l'efficacité du baptême voulut le réserver pour le dernier acte d'une vie gangrenée de crimes, bien sur d'arriver sans tache à la gloire éternelle : mais la morale ne connaît pas ces sortes d'expiations ; ses remords sont pour la vie ; elle a une si haute idée de l'homme, qu'elle se fie de autant à celui qui a déjà reçu sa récompense, qu'à celui qui l'attend, & elle n'est jamais trempée ; pendant que la Religion, qui se méfie de nous, est constamment la dupe de nos passions. Un dévot avare entasse les œuvres pies par le même principe qu'il entasse des écus. Enfin une grande différence entré la religion &c la morale c'est que l'une abat l'homme, & que l'autre l'élève ; l'une se fonde sur l'humilité, l'autre sur l'estime de soi même. La morale veut un coursier plein d'ardeur, qui parcourt noblement la carrière de la vie ; la religion veut mater le sien, & trouve bon qu'il se laisse passer à la course.

Or, je suis loin de regarder l'humilité chrétienne comme une disposition à la vertu
 Vous voulez donc, me direz vous enorgueillir la misérable espèce humaine ?... Eh ! plût à Dieu que je pusse l'enorgueillir assez

Quant à Bayard, on peut se rappeler aussi son admirable continence avec une jeune fille qu'il avait fait venir dans sa chambre, qui le toucha par ses larmes & son innocence, au point qu'il la dota & la maria, comme si c'eût été sa propre fille. On ne dira pas que la religion y fut pour quelque chose, puisqu'il avait payé la mère de la fille, pour en jouir, & qu'il croyait aussi la fille consentante. Ce qui le retint, ce fut précisément ce qui aurait irrité les désirs de nos vieux débauchés ; car on sait que, dans toutes les grandes villes, l'innocence est le dernier repas du vice.

pour qu'elle n'osât se permettre tant de bassesses ou, qu'elle ne put supporter tant d'outrages !... Mais la morale voit encore plus haut que l'orgueil : elle apprend à l'homme qu'elle est sa véritable dignité, afin qu'il se soutienne sur lui-même ; la religion courbe l'homme & lui donne un bâton. Tant & de si notables différences viennent de ce que la religion suppose que l'homme est un être dégénéré, enclin au mal, incapable de connaître la nature du bien ; tandis que la morale le suppose bon, aimant la vertu partout ou il la voit, & distinguant le juste de l'injuste par le seul cri de sa conscience. Voilà, Monsieur, ce grand procès réduit à ses principales pièces. Le dogme & la morale unis par la politique, sont irréconciliables par leur essence, & les Philosophes parviendraient plutôt à les séparer dans l'opinion du peuple, que vous à les réunir dans une tête éclairée. La religion suppose l'homme méchant, la morale le suppose bon ; voilà le champ ou prend racine cette haine éternelle des Philosophes & des Prêtres. La religion dit que l'homme est né méchant, afin de lui devenir nécessaire ; elle étaye sa supposition sur l'histoire d'un péché originel, & en appelle à la société corrompue. La morale nous garantit bons ; elle s'étaye sur le cœur & en appelle à la nature. Qu'est il besoin d'agiter plus longtemps cette question ? Peut on exiger que les Médecins se réjouissent de la santé de tout le monde ; & ne fait on pas que là morale pour les Prêtres ce que l'hygiène est pour les Médecins ?

Si pourtant on voulait joindre l'expérience à l'évidence, on n'aurait qu'à voir ce que ferait un enfant élevé avec un Catéchisme théologique ; sachant tout ce qu'on peut savoir sur la grâce, sur les deux natures en Jésus Christ, sur les trois personnes en Dieu, sur les peines de l'Enfer & les joies du Paradis ; mais d'ailleurs sans idées morales : cet enfant risquerait d'être un monstre ou un fou. J'en appelle aux Petites Maisons, ou l'on

trouve si souvent le Père Éternel & son Fils & son Saint Esprit. Il n'est pas rare non plus d'y rencontrer des Papes & des Rois. Ce sont ces idées exagérées qui ébranlent les cerveaux des faibles, & rompent l'équilibre entre le jugement & l'imagination.

Voyons ensuite ce que peut la morale sans le dogme. L'expérience est toute faite & la morale a chassé l'avarice, l'ambition & les voluptés des murs de Sparte & de L'ancienne Rome, pour y planter la franchise, la sobriété la constance.

Le Christianisme entier peut -il soutenir la comparaison des cinq premiers siècles de la République Romaine & de Lacédémone? Saint Augustin lui-même est si embarrassé des vertus des Romains, qu'il suppose que Dieu ne pouvant leur donner le paradis, s'est acquitté avec eux par l'empire du monde.

Voyons enfin tout ce qui se passe tous les jours dans la société. On élève d'abord les enfants de tout état d'une manière assez uniforme : leur catéchisme ne contient guère de morale que celle des commandements de Dieu ; tout le reste est dogme ou pratique de dévotion. Ces premiers éléments sont suivis de l'éducation des Collèges, & la conscience des enfants est encore plus négligée que leur raison. Qu'arrive-t-il? Les enfants du peuple, plus immédiatement fournis aux Prêtres, gardent leurs pratiques religieuses, pour expier un jour les péchés où l'occasion les poussera. Les enfants des riches, perdent en entrant dans le monde leur éducation théologique ; & , comme si on les avait trompés en tout, ils ne retiennent pas même, dans cet abandon général, le peu de morale mêlée aux leçons de l'enfance. Il résulte de tout cela une société d'égoïstes & de dupes, d'hypocrites & de malheureux.

C'est dans de telles circonstances & chez un tel peuple, que vous avez proposé, Monsieur de resserrer les liens de la religion, & que vous avez soutenu que la morale ne peut rien sans le

dogme. Mais comme vous appeliez tous les cultes dans un pays déjà Chrétien, il est arrivé que vous n'avez parlé à personne, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer. Seulement quelques sages, ennemis du dogmatisme, vous ont demandé laquelle de toutes les religions que vous recommandiez, il fallait choisir, & vous avez répondu : ce qu'il vous plaira, pourvu que vous choisissiez.

Mais poursuivons le dogmatisme jusques dans son dernier retranchement. On voit chaque jour des enfants, d'abord plongés dans toutes les pratiques de la religion, effrayés, humiliés, séchant de crainte au seul nom de l'enfer » donnant enfin tous les signes d'une âme avilie & malheureuse : on les voit, dit-on, secouer leur terreur vers l'âge de raison, substituer aux vertus théologiques toutes les vertus humaines, se montrer gens bien & gens d'honneur tout le reste de leur vie. Et, dans des époques plus éloignées, n'a-t-on pas vu des hommes très religieux, des Saints, puisqu'il faut le dire, brillant de toutes les vertus sociales ? Qu'est ce que la Philosophie a de plus grand que Vincent de Paul, qui força la superstition & l'avarice de son siècle à s'épuiser en faveur de l'humanité souffrante, & dont les nombreux établissements étonneraient la magnificence des plus grands Rois.

Ces exemples mêmes prouvent en faveur de la morale. Il y a heureusement des âmes si énergiques, que la religion ne peut les abattre ; qu'elle ne rend ni superstitieuses, ni égoïstes, & qui peuvent cesser de croire sans cesser d'être grandes, nobles & bienfaitantes. Il en est d'autres qui ont allié le dogme & la morale pendant leur vie entière, & qui ont fait pour l'amour de Jésus-Christ ce que Titus & Marc-Aurèle ne firent que pour l'humanité. C'est en ce sens que j'avais tout-à-l'heure que la religion rend égoïste. *Périsse la figure du monde, pourvu que*

nous possédions la Jérusalem céleste ! s'écrièrent les Pères du désert. N'est-ce pas là le vœu d'un homme passionné d'ambition, & connaît-on d'égoïsme plus parfait ? J'avoue que Vincent de Paul n'a point confiné ses vertus dans les déserts & dans les cloîtres. Né dans un siècle orageux, il apparut aux mortels comme un Dieu bienfaisant ; & : ses mains charitables fermèrent les blessures multipliées que les Princes de son temps firent à l'humanité. Mais ose t'on de bonne foi proposer aux gens du monde l'exemple d'un Saint ? Répondez-moi : est-ce pour avoir servi le genre humain qu'il fut grand, ou l'est-il que pour avoir servi au nom de Jésus-Christ ? Accordez-moi qu'il fut grand pour avoir servi les hommes, & je vous accorderai qu'il fut Saint pour les avoir servis au nom de Jésus-Christ : je le verrai entre Confucius & Marc-Aurèle, lorsqu'il sera pour vous entre Saint-Labre & Saint-Hilarion.⁵ Mais vous, Monsieur, quand

5. Voltaire, dans son histoire du Parlement de Paris, dit, en parlant de Vincent de Paul : *Prêtre connu en son temps*. C'est par ces maigres paroles qu'il désigne un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. On ne saurait trop relever ces méprises de la philosophie envers la religion, d'autant qu'elles sont plus scandaleuses que celles de la religion envers la philosophie. Celle-ci n'est pas accoutumée à avoir des torts avec l'autre. Vincent de Paul, dont on a fait un Saint, sans rien diminuer de sa gloire, a fondé les Lazaristes & les Sœurs de la Charité, qui desservent tant d'Hôpitaux en France, en Espagne, en Italie, en Pologne, & ... On lui doit aussi d'autres establishments, tels que l'Hôpital des Enfants trouvés. Les peines incroyables que s'est données ce grand homme pour venir à bout de ses entreprises, les crises ou le jetaient la grandeur de ses engagements, la tiédeur de gens du monde qui coopéraient avec lui ; les traits d'éloquence qui lui échappaient, quand l'éloquence était sa dernière ressource ; tout ce zèle de l'humanité dont il était dévoré au milieu d'un siècle si barbare & si malheureux ; tout cela, dis-je, forme un tableau qui ravit on croit assister à la lutte du principe du bien contre le principe du mal, en lisant l'histoire de Vincent de Paul, toute mal faite qu'elle est. Quand il eut commencé la fondation des Enfants-Trouvés, il s'aperçut, après deux ans d'efforts, que les

un pauvre exténué de faim & de soif, implore votre pitié, ne lui

Dames charitables qui s'étaient cotisées pour ce bel établissement, effrayées de l'énormité des dépenses, se refroidirent. Vincent les rassemble, & leur dit : « Vous êtes également grandes devant Dieu & devant les hommes, pour « être devenues les mères de tous ces enfants, selon la grâce & l'adoption, « quand leurs mères selon la nature les avaient abandonnés. Maintenant « leur sort est en vos mains ; dites un mot, & ils vivront : dites un mot, & « ils mourront ». Et il rallie par l'humanité celle que la religion ne retenait plus. Pendant les guerres de la Fronde, Paris & le nord de la France étaient désolés. « On voyait, dit Laporte dans ses Mémoires, des troupes de pay- « sans qui broutaient de l'herbe dans la Champagne & dans la Picardie. « Nous rencontrons des mères expirantes, & leurs enfants qui s'attachaient « encore à leurs mamelles desséchées ; la reine se contentait de les recom- « mander à Dieu ». Vincent de Paul, malgré tout ce que lui coûtaient les pauvres de la Capitale, forme une troupe de Missionnaires & de Sœurs de la Charité, leur donne des secours en argent, en vivres, en habits, & fait marcher cette petite armée au secours de l'humanité. Après des travaux & des peines infinies, trois ou quatre de ces Missionnaires reviennent à lui. Voilà ce qui reste de la troupe, lui dirent-ils ; nous sommes presque tous morts et à la peine ; & ce qui nous afflige plus sensiblement c'est que tous ces malheureux ont reçu nos secours avec aigreur ; ils s'en sont pris à nous de l'impuissance ou nous étions de soulager tant de misères. « Eh bien ! « eh bien ! leur dit Vincent, tel est l'homme dans le malheur ; il faut une « main délicate pour toucher à des cœurs malades. Dieu lui-même s'y est « mal pris avec la malheureuse espèce humaine. Il employa d'abord l'eau « & le feu contre elle ; mais bientôt, changeant de marche, il leur envoya « son fils, & s'humilia aux pieds de ceux qu'il venait sauver ».

Quelques personnes ont objecté contre les établissements de Vincent de Paul, que la religion domine trop ; on y perd un temps infini en pratiques de dévotion : ce qui ajoute aux peines du service des malades. On trouve aussi que l'humanité n'étant que le moindre motif des Sœurs & des Frères Servants, un pauvre qui n'est pas dévot ou recommandé par des dévots, n'est pas vu de bon œil. Tout cela est indispensable dans des établissements formés par des Prêtres ; mais le bien l'emporte sur le mal. Nous n'avons guère en France que l'établissement des Pompiers ou la religion ne soit pas intervenue : la Police les fait marcher au secours des Catholiques & des Protestants indifféremment.

accordez-vous un morceau de pain qu'au nom de Dieu ? Vous, Fondateur d'hospice, & bienfaiteur des malheureux ! Dites nous donc pour combien ce motif est entré dans vos bienfaits ? car nous avons cru jusqu'ici que l'humanité seule fondait les hôpitaux, & que la religion ne pouvait y ajouter qu'une Chapelle & des Prêtres ; c'est-à-dire, un surcroît de dépense..... Que j'aime bien la charité de je ne sais quel homme de Lettres ! Un pauvre l'aborda, & lui ayant fait une énumération touchante de toutes ses misères, finit par lui parler de la Vierge-Marie. *Ah mon ami, que faites vous là !* lui dit l'homme de Lettres, & il se hâta de lui donner l'aumône, de peur que le pauvre n'achevât de gêner ses affaires. Il est donc certain que de deux pauvres, dont l'un nous prie au nom de ses besoins & de l'humanité, & l'autre au nom de Jésus-Christ le premier nous donne une meilleure opinion de nous-mêmes. Car s'il est vrai que nous ne fassions la charité que parce qu'elle nous doit être payée à usure, & que Jésus-Christ nous tienne compte d'un verre d'eau donné en son nom, il faut avouer que notre charité loin d'être une vertu, n'est qu'industrie, & qu'un vrai Chrétien n'est qu'un Marchand qui place à gros intérêt. Oh dira que les effets sont les mêmes, & que l'humanité est toujours secourue. Oui, sans doute ; mais si la main est bienfaisante, le cœur n'est qu'avidé, l'action est bonne, mais la route est vicieuse. Ah ! si au lieu de commencer par le dogme avec les enfants, on commençait par la morale ! si on se hâtait de jeter dans leur âme ces profondes semences d'honnêteté que le temps & le monde ne peuvent étouffer ! Si on les élevait assez haut pour leur faire entre-voir & chérir l'ordre & l'ensemble de l'univers ; pour leur inspirer le désir d'y jouer le rôle de premier acteur de la nature ; pour ne les rendre heureux que du bonheur général ! C'est alors, c'est à une si grande élévation que ces amants de la vertu, remplis de la noble estime d'eux-

mêmes, s'indigneront qu'un Esclave de la superstition vînt leur montrer ses chaînes, ou leur proposer un salaire ! ils regarderont, j'ose le dire, la promesse d'un paradis comme un genre de corruption « Nous faisons, diront-ils, le bien pour le bien. Malheur à nous, si nous cherchions dans la vertu autre chose que la vertu même, & la satisfaction de la conscience ! Citoyens d'une même ville, nous craignons d'en troubler l'harmonie ; enfants du même Dieu, nous ne voulons pas défigurer son ouvrage, & nous mourons sans peur & sans désir ; car celui qui nous a faits sans nous, saura bien nous placer selon ses vues, quelque système que nous ayons adopté dans le cours de la vie. »

Je m'arrête ; les bornes entre la morale & la religion sont posées. Plus on croit la religion utile au peuple, & plus la morale, est nécessaire aux gens du monde : car la religion ne serait pas si indispensable aux pauvres, si les riches ne manquaient pas tant de morale. Les circonstances sont urgentes. Vous savez, Monsieur, combien vers les derniers temps de la République Romaine, la religion dominante devenait ridicule : les lois étaient sans force ; mais la morale s'épurait & consolait la terre. Eh ! qu'auraient fait sans elle, le Cicéron, le Caton, le Brutus, & tant d'illustres infortunés ? Leur eussiez-vous proposé les champs Elysiens en dédommagement de toutes les injustices de ce monde ?

Il nous reste comme à eux une planche dans le naufrage ; c'est la morale, ce contrat immortel de la raison & de la conscience, cet apanage dont on ne peut nous déshériter, cette Loi non-écrite qu'on ne peut abroger, toutes les religions se fortifient de son alliance ; mais le mélange des dogmes les plus absurdes ne saurait la souiller ; elle se dégage elle-même de tous les cultes ; & se montre toujours pure, toujours sainte, toujours inaltérable,

d'un bout de la terre à l'autre.

Pascal qu'on ne saurait trop citer dans un tel sujet, dit quelque part avec sa vigueur ordinaire : *nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme, & par-là il exclut toutes les religions : nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyronisme & par-là il établit à jamais la morale. C'est qu'en effet elle est fondée, comme toutes les idées premières, sur le sentiment, base éternelle de nos connaissances.*

N'est ce pas là une chose remarquable, que plus un objet est simple, moins on puisse le définir ? Quand je dis qu'une maison est un assemblage de pierres, disposées pour nous loger, ma définition est bonne. Mais si on me demande ce que c'est qu'une pierre, je suis plus embarrassé, & si je m'aventure à dire que c'est un assemblage de corps-durs, je suis arrêté dès qu'on veut savoir ce qu'est un corps-dur. Me voilà forcé à dire que la *dureté* est une qualité que chacun sent, laquelle est opposée à la *mollesse* que chacun sent aussi. De sorte que plus un objet est simple & plus il est senti, plus il est composé & mieux nous l'éclaircissons par le discours. Nous raisonnons quand nous ne sentons pas, & le raisonnement, qui est le tâtonnement de la raison, cesse ou le sentiment commence. La clarté est donc pour les ouvrages de l'homme, & le sentiment pour ceux de la nature. La morale est donc aussi un présent de la nature, puisque nous avons le sentiment du juste & de l'injuste, sans pouvoir le définir : mais il se développe avec la raison & la conscience, & se perfectionne comme, toutes nos facultés. Si la raison a ses sophismes, la conscience les redresse, & si la conscience a ses terreurs, la raison les calme ; c'est véritablement *la lumière qui éclaire tout homme venant au monde....* C'est ainsi que Dieu s'est révélé aux hommes.

Si Pascal, Montagne, Bayle & d'autres Philosophes, irrités

de nos bizarreries, de nos coutumes, ont tonn  contre la justice humaine, ces grands raisonneurs savaient bien que le principe moral *ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, assujettit toutes les consciences, & que les mauvaises applications de cette grande loi ne font pas des objections contre elle. Un Sauvage qui mange son vieux père, lui donne une marque de piété filiale, & en attend une pareille de ses enfants. L'impie parmi ces Sauvages serait celui qui jetterait le corps de son père dans un fosse, au lieu de lui donner son estomac pour tombeau. C'est ainsi, qu'il faut interpréter tout ce qui nous choque dans la lecture des histoires & des voyages. Parmi nous, les lois ont quelquefois justifié la force, parce qu'elles n'ont pu fortifier la Justice : mais est ce que la lâcheté des peuples & l'insolence des tyrans prouvent quelque chose contre la conscience ?

La morale, dira t'on, s'agrandit ou diminue comme nos rapports dans le monde : celle du riche n'est pas celle du pauvre, celle du maître n'est pas celle du valet ; & la morale d'un Roi ferait pendre un particulier. Tout ceci n'est qu'un horrible sophisme. Ce sont les devoirs du riche & du pauvre, du maître & du valet qui sont différents : ce sont les actions de certains Rois qui feraient pendre tous leurs sujets : mais il n'y a qu'une morale pour toutes les conditions.

Quelquefois aussi des Dialecticiens subtils mettent en opposition la raison & la conscience, notre intérêt & celui des autres, & par des exemples choisis avec art ils nous proposent des problèmes de morale : mais tout cela n'est qu'apparent, & on se d m le de la difficulté en faisant d'abord marcher *l'honnête*, & ensuite *l'utile* ; c'est à dire, en se réservant le beau rôle. Nous avons reçu de la nature un premier coup-d'œil qui est admirable pour la justesse ; un trop long examen des objets en détruit l'effet. Il en est de même de la moralité d'une action ; nous la

sentons au premier aspect. Ce n'est qu'en mettant son devoir son intérêt en balance, que l'homme sent tergiverser sa droiture naturelle. Demandez pourquoi nous sommes si honnêtes en lisant l'histoire, ou lorsqu'on nous consulte ? C'est qu'alors nous le sommes pour le compte d'autrui. Si on nous présente un ouvrage à juger, nous pouvons alléguer que le talent nous manque ; mais si c'est une action, dirons-nous que nous n'avons pas de conscience ? Notre médisance éternelle, qu'est ce autre chose qu'un amour de la justice mal appliqué ? L'homme de la société est encore plus enclin à croire le mal qu'à le faire ; comme si ne pouvant s'applaudir lui-même, il avait besoin de blâmer les autres : le goût du beau, l'amour du juste percent jusques dans la laideur de nos vices & dans l'horreur de nos injustices. En vain la Religion abuse des désordres de la société, pour mieux dénigrer l'homme : si calomnier une nation auprès de son Roi est un si grand crime, que sera-ce donc de calomnier la nature humaine aux pieds des Autels ? Tout est bon en nous, nos mouvements, nos facultés & nos organes ; il n'y a de mauvais que l'usage.

La Nature voulant attacher l'homme à la vie & en même-temps à la société, lui donna, comme à la planète même qu'il habite, deux penchants divers ; par l'un il tend à soi ; par l'autre il se rapproche de son semblable : nous nous aimons dans nous, & nous nous aimons encore dans autrui ; nous souffrons d'abord pour nous, & nous souffrons ensuite pour les autres ; voilà tout l'artifice du monde moral. Mais comme la première de ces deux lois est plus puissante & plus impérieuse que l'autre, l'éducation la force sans cesse à venir au secours de la secondé ; les besoins réciproques multiplient leurs nœuds, jusqu'à ce qu'enfin sous le nom de générosité d'honneur, de gloire ou d'amour de la patrie, elle s'immole elle-même, & c'est l'héroïsme.

Il resterait à traiter de la liberté de nos actions, sans laquelle il n'y a point de morale ; mais cette question est épuisée. On sait que les hommes sont libres de faire ce qu'ils peuvent, & non ce qu'ils veulent. L'être qui ne peut monter dans la lune n'est pas libre d'y monter, & s'il veut faire ce qu'il ne peut pas, il passe pour fou. Notre petit pouvoir est donc la mesure de notre liberté ; j'ajouterai de notre raison & de notre vertu. L'homme ne peut quitter un certain milieu ; c'est là seulement qu'il jouit de la plénitude de son être & de la justesse de toutes ses facultés ; c'est ainsi que la voix n'a qu'une portée : au-dessus & au-dessous sont des notes sans fin, qui n'existent pas pour nous. D'ailleurs, si nous n'étions pas libres de faire ce que nous pouvons, nous ne connaîtrions ni regrets ni remords. La dispute sur la liberté est venue de ce qu'il y a dans toutes nos actions une partie qui ne dépend pas de nous. Je passe devant une maison qu'on bâtit, & il ne dépend pas de moi d'arrêter une pierre qui tombe sur ma tête ; mais il dépendait de moi de n'y pas passer. Je m'enferme avec une belle femme, & je succombe malgré moi ; mais je ne me suis pas enfermé avec elle malgré moi. Le regret & le remords tombent toujours sur ce qu'il y a de libre dans nos actions : le regret, quand l'action est indifférente ; & le remords, lorsqu'il y a moralité.

Mais laissons toutes ces discussions, & venons au point principal. Un catéchisme de morale est aujourd'hui le premier besoin de la nation. L'Académie l'a proposé, les Sages l'attendent, les dévots le craignent, le Gouvernement l'a rendu nécessaire. Mais ce n'est point aux hommes faits, ni à une société corrompue qu'il faut l'adresser ; c'est pour l'enfance qu'il faut l'écrire : car l'enfance est l'espoir de la philosophie. Nous sommes trop heureux que le genre humain recommence sans cesse ; la morale en appelle toujours à des hommes nouveaux & à d'autres

génération. Qu'attendre en effet de ces vieux enfants qui ont dissipé le patrimoine de chaleur & de santé que leur donna la Nature ? Irons-nous leur faire un mérite de la continence quand leur faiblesse leur en fait une nécessité ? A qui manque le désir, il ne faut point de défense, & il n'est point de mérite où il n'est plus de combat. La morale est sur-tout impuissante avec tous ceux qui non-seulement ne souffrent plus des vices de la société, mais qui en sont venus au point de s'accommoder du mépris d'eux-mêmes. Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée, Une conscience que le monde n'ait point foulée : ce n'est que sur un sol vierge que pourront se renouveler les prodiges de Lacédémone. Que le Gouvernement forme une institution publique où les principales familles du Royaume enverront leurs enfants. (Je dis, *les principales familles*, car c'est surtout en France qu'il faudrait faire tourner au profit de la vertu la superstition de la naissance) Qu'on donne à ces enfants l'éducation morale des Spartiates, ou celle de Cyrus chez les Perses, ou celle de Télémaque ; & la Nation aura bientôt des hommes que la religion n'a pu produire, & que la Cour ne pourra corrompre⁶. Si on les marie ensuite à des filles dignes d'eux, & que ces nouvelles maisons soient inexorablement fermées à tout homme immoral, la Nation elle-même changera. La vertu ne demande qu'habitude ; mais l'habitude exige l'enfance. *On assure*, dit Pascal, *que l'habitude devient une seconde nature, je suis tenté de croire que la Nature elle-même n'est qu'une première habitude*. Voilà le secret de tous nos maux ; il peut-être celui de la félicité publique. Qu'apprendrez-vous à mon fils, dit un Prince, à un instituteur Lacédémonien ?

6. Les Prêtres, dira t'on, s'empareront d'abord de ces institutions publiques. Alors ce sera à recommencer, jusqu'à ce qu'on prenne le parti de faire au moins une expérience publique avec la philosophie toute seule.

Je lui apprendrai, répondit-il, à se réjouir des choses honnêtes, & à s'affliger des malhonnêtes. On sait que Lycurgue ayant médité son grand projet de la réforme de Sparte, se présenta sur la place publique avec deux chiens, nés d'une même mère, & du même âge, mais élevés différemment : l'un courut sur un lièvre qu'on fit partir & l'autre se cacha dans une cuisine. Qui osera douter de la puissance de l'éducation ? On peut dresser un enfant à la vertu, comme on dresse un faucon à la chasse : s'il est enthousiaste, on peut l'enflammer pour tout ce qu'il est bon & juste, & lui donner une horreur machinale pour l'injustice. S'il est voluptueux, il se plaira à voir tout ce qui est bien, comme il jouira d'un tableau bien ordonné ou des accords de l'harmonie ou de tout autre plaisir ; & si vous dirigez bien son goût pour le beau & son excessive sensibilité, vous en ferez s'il est permis de s'exprimer ainsi, le Sybarite de la vertu. Tous nos penchants peuvent servir entre des mains habiles : oui, je crois que la vertu peut entrer dans la complexion d'un enfant, & comme son sang couler dans ses veines. Tout autre système de morale est illusoire & ridicule.

Il est difficile, je l'avoue, de persuader ces miracles de la bonne éducation à des hommes qui en ont reçu une si mauvaise, & qui ne savent ce que c'est qu'une constitution morale. Les Français comme tous les peuples éclairés, ont de mauvaises mœurs, & connaissent les bons principes ; ce qui les rend si sévères dans leur conversation & dans leurs livres, & si faibles & si relâchés dans leur conduite. Tout ce qu'on peut obtenir des heureux naturels que le monde a corrompus, c'est un regret, une admiration stérile pour la vertu partout ou la rencontrent, soit en action, soit en récit. Quelquefois même il leur échappe des traits honnêtes ; mais ce ne sont que des saillies sur lesquelles on ne peut les juger ; une bonne action n'est pas plus la vertu qu'un

plaisir n'est le bonheur ; & ceux qui admirent la vertu ne sont pas plus comparables à ceux qui l'exercent, que les admirateurs de l'Iliade à celui qui l'a faite.

Que n'ai-je reçu de la Nature, ou mérité par mes études le droit de donner un Catéchisme de morale à une grande Nation ! Je ne croirais pas avoir inutilement vécu. Mais c'est à vous, Monsieur, à lui faire un tel présent : nos mœurs sont encore plus dérangées que nos finances. Songez que Confucius fut comme vous le Ministre d'un grand Roi, & qu'il n'abandonna point le peuple auquel on l'avait forcé de renoncer : il acheva, comme Philosophe, l'œuvre qu'il ne put continuer comme Ministre ; passant sa vie à parcourir trois grands Royaumes ; éclairant consolant ceux qu'il n'avait pu rendre heureux. Il ne crut pas, comme vous, devoir écrire en faveur des différentes sectes & des Bonzes qui inondaient la Chine ; il ne prêcha que la morale pure & simple ; & sa doctrine & son école sont encore si florissantes, sa mémoire y jouit d'une vénération si éclairée, que quoique la superstition ait tenté, la philosophie a prévalu, & le nom de Confucius a échappé aux honneurs divins.

L'exemple de la Chine est admirable dans le sujet que je traite ici. Les premiers hommes de l'État, les lettrés les nobles y professent publiquement, les uns le théisme pur, & les autres l'athéisme. Le peuple y est surchargé de religions de toute espèce, & de Moines de toute forme. Si bien qu'on voit d'un côté, les chefs de l'Etat, la vertu, la science & l'incrédulité de l'autre, la populace, l'ignorance, la religion & tous les vices. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre quelques grands aussi superstitieux que le peuple (car le mot de *peuple* convient à tous les hommes, qui, étant vicieux ou sans lumières, n'ont pas assez de leur raison & de leur conscience pour être honnêtes) : mais ces mauvais exemples sont rares ; & nulle part la Philosophie n'a mieux

trionphé de la religion qu'en Chine. Cela vient de ce que le Clergé y est ignorant, pauvre, & par conséquent avili; & si le nôtre n'était pas si riche & si considéré, nous serions aussi avancés que les Lettrés & les Mandarins. Je n'en donne pour preuve que l'avilissement de nos Moines mendiants; ils n'ont pourtant à se reprocher que d'avoir pris l'Évangile un peu plus à la lettre. Quant à notre Clergé, on sait qu'il n'est pas rare d'y rencontrer des hommes dont les lumières honorerait la Philosophie, & qui sont dans l'obligation de la combattre. Cette guerre est pénible pour des gens d'esprit & d'honneur; mais elle est si lucrative, qu'elle ne finira qu'avec la fortune & les dignités de l'Église.

Par quelle fatalité, Monsieur, avez-vous songé à vous faire le Médiateur de la philosophie & du Sacerdoce? Entr'eux point de traité: s'il en existait un, l'hypocrisie l'aurait dressé, & la triste humanité n'en ferait que plus vile & plus malheureuse. Il faut au contraire que les Philosophes mettent enfin autant d'ardeur à répandre la morale, que les Prêtres en ont toujours mis à propager la religion. Que le monde n'ignore plus que la morale peut se passer des religions, & qu'aucune religion ne peut se passer de la morale, afin qu'il y ait équilibre, & que le peuple dont on cherche tant à s'assurer, ait aussi ses sûretés. Car, ce n'est point contre la religion ni contre la philosophie qu'il faut se prémunir aujourd'hui, mais contre l'hypocrisie, ennemie naturelle de l'une & de l'autre. Dénouons au genre humain ceux qui crient qu'il n'y a point de morale sans religion, & qui n'ont point de religion: exigeons qu'ils soient des Saints ou des Philosophes, & ne souffrons pas qu'ils traitent *d'opinions* la morale & la religion à la fois.

Le titre de votre livre est en effet très coupable: vous affectez, Monsieur, de ne regarder la morale & la religion que comme des hypothèses, afin que l'esprit de calcul nous fasse

pencher pour celle qui promet les plus grandes récompenses : vous ne parlez que de chances, que de vertus qui doivent être acquittées, ou escomptées dans une autre vie. Était-ce donc à vous, Monsieur, à nous offrir des effets décriés ? A quoi servent la célébrité, la considération, la fortune & tous les leviers de l'opinion, si on ne les applique qu'à soutenir un vieil édifice qui, bâti jadis par la superstition & l'intérêt, croule de toutes parts sous les efforts du temps & de la raison ? Voyez comme tout s'avance : on ne disputait autrefois que de la *vérité* de la religion ; on ne dispute aujourd'hui que de son *utilité*, & les Prêtres ont capitulé avant vous. Que restera t-il donc du livre sur *l'Importance des opinions religieuses* ? Que M. Necker s'est opposé à la nature des choses, & au cours des lumières. Le sujet d'un tel livre fait tort à l'écrivain, & le motif à l'homme.

Si les circonstances me le permettent, j'examinerai & j'établirai cette dernière assertion ; ce qui me conduira naturellement à parler des *réputations* ; genre d'agiotage que l'antiquité n'a pas connu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lisez-moi.txt

Mise en page à l'aide de Texmaker et LaTeX par Lefilou.

Origine des textes :

<https://archive.org/details/seconde00unse>

https://archive.org/stream/seconde00unse/seconde00unse_djvu.txt

Des erreurs peuvent apparaître et seront corrigées après relecture. Des propositions de correction par courriel : sergey@lefilou.net